



YAËL HASSAN

Avec le soutien du



FEELING

www.centrenationaldulivre.fr

LA CHÂTAIGNERAIE

Extrait de la publication

casterman

LA CHÂTAIGNERAIE

Judith tombe des nues le jour où sa mère lui apprend la mort de son grand-père... dont elle ignorait l'existence !

Cet événement va l'amener à découvrir toute sa famille maternelle et leur propriété de *La Châtaigneraie*. L'accueil glacial et l'atmosphère très hostile font vite comprendre à Judith pourquoi sa mère a fui vingt ans auparavant.

Mais que se cache-t-il derrière ces souffrances, ces haines et l'ombre despotique du défunt grand-père ?

Des secrets, c'est sûr, de lourds secrets...

FEELING

ROMANS

catégorie A

Extrait de la publication

LA CHÂTAIGNERAIE

Pour la princesse Noa...

Y.H.

www.casterman.com

Conception graphique : Muriel Lefebvre

ISBN 978-2-203-05981-8

© Casterman 2005

Imprimé en Espagne par Edelvives.

Dépôt légal : avril 2005 ; D.2005/0053/86

Déposé au ministère de la Justice, Paris (loi n° 49.956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse).

Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite. Une copie ou reproduction par quelque procédé que ce soit, photographie, microfilm, bande magnétique, disque ou autre, constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 sur la protection des droits d'auteur.



YAËL HASSAN

LA CHÂTAIGNERAIE

FEELING
casterman

Extrait de la publication



Extrait de la publication

1

TOUT COMMENCE PAR UN ENTERREMENT

C'était bien ma veine, ça ! Découvrir l'existence de mon grand-père le jour où il avait cessé d'exister, justement !

C'était un jeudi. Je rentrais du collège, en fin d'après-midi. À peine la porte de l'appartement franchie, je compris que quelque chose de grave était arrivé. Trouver mes parents et grands-parents à la maison à cette heure-là, un jour de semaine, était déjà inquiétant. Mais le spectacle offert par maman sanglotant sur le canapé, tandis que papa, la mine triste, lui tenait la main, ça fleurerait carrément le grand malheur.

D'ailleurs :

— Ton grand-père est mort ! m'annonça ma grand-mère, accourant à mes devants.

J'avoue qu'à cette seconde précise, j'ai éprouvé l'une des plus grandes frayeurs de ma vie. On m'annonçait la mort de mon grand-père alors

qu'il était assis, là, sur le canapé. Était-ce donc son fantôme ?

— Tu es mort ? ne pus-je que balbutier.

Papy fit une drôle de tête.

— Non, pourquoi ? me demanda-t-il.

— Mamie ne vient-elle pas de me dire que mon grand-père est mort ?

— Si, mais pas moi, bécasse ! Il s'agit de ton autre grand-père, le père de ta mère.

— Le père de ma mère... Mais je croyais que ses parents étaient déjà morts !

— Non, ta mère était juste brouillée avec eux depuis très longtemps.

— Alors, pourquoi pleure-t-elle ?

— Cela fait toujours de la peine de perdre ses parents, soupira mamie.

Si, pour le moment, maman n'était pas en état de répondre aux nombreuses questions qui se bouscuaient dans ma tête, elle ne perdait rien pour attendre. Elle aurait des comptes à me rendre, estimais-je à juste titre.

— Je vais te réserver ton billet de train, lui dit mon père en lui lâchant la main.

— Tu ne viens pas avec moi ?

Elle s'était adressée à lui d'un ton à crever le cœur du plus impitoyable des bourreaux.

— Il n'en est pas question, Elsa, tu le sais.

Visiblement, elle le savait puisqu'elle n'insista

pas, ce qui, chez elle, était chose assez rare. D'ordinaire quand maman veut quelque chose...

— Je ne me sens pas la force de les affronter seule, balbutia-t-elle.

— Je peux venir, moi, si tu veux ? laissai-je échapper de la manière la plus irréfléchie qui soit.

Si j'avais su, j'aurais tourné sept fois ma langue dans ma bouche ainsi que me le recommande toujours papa... Mais, bon, je ne pouvais pas savoir... Comment l'aurais-je pu ?

Les regards convergèrent de concert vers ma petite personne. Maman sembla même se souvenir de mon existence.

— Tu voudrais bien m'accompagner là-bas ?

Comme j'ignorais alors ce que là-bas voulait dire...

— Pourquoi pas ?

— Mais enfin, Elsa, objecta papa, je ne pense pas que ce soit une bonne idée. Il te faut y aller seule. Ne mêle pas Judith à...

— Je suis incapable d'y aller seule, Jacques, je te le répète. La présence de Judith m'aiderait beaucoup à supporter tout ça. Et puis, il est temps qu'elle fasse leur connaissance, ne crois-tu pas ?

Leur connaissance ? me demandai-je, très intriguée. La connaissance de qui ?

Papa soupira, prêt à capituler.

— Fais comme bon te semble, même si je

persiste à croire que ce n'est pas une bonne idée. Et puis, elle a encore classe. L'année n'est même pas terminée.

Là, je sentis qu'il manquait juste un petit coup de pouce. Dans le genre :

— Papa, on a passé le brevet et plus personne ne va au collège !

Il n'eut plus qu'à s'incliner. Et pendant qu'il allait s'occuper de nos billets avec mon grand-père, maman me demanda de préparer mon sac. Mamie me proposa aussitôt son aide.

— Mais on va où, exactement ? lui demandai-je.

— Je ne connais pas le nom du village, mais je sais que ce n'est pas très loin de Poitiers. C'est là où est née ta maman et où vit toujours sa famille. Donc, ta famille, aussi.

— Et ils sont nombreux ?

— Je ne sais pas grand-chose les concernant, mais je crois que oui. Pour toi, ce sera enfin l'occasion de faire connaissance avec tes oncles, tantes, cousins...

— Ah ! parce que j'ai des cousins aussi ? m'écriai-je alors que maman passait une tête dans l'embrasement.

— Oui, et des cousines, des oncles et des tantes, et une grand-mère en prime, soupira maman. Pour l'enterrement, n'oublie pas d'emporter un pantalon noir et un chemisier sombre.

Et elle tourna les talons.

Brr... Le mot enterrement me fit froid dans le dos. J'avais presque oublié que nous ne partions pas en vacances !

— Il va falloir qu'elle s'explique, maman ! C'est quand même dingue que je n'aie jamais entendu parler de cette famille avant !

Mamie me fit signe de baisser d'un ton et c'est presque en chuchotant qu'elle me dit :

— C'est une histoire compliquée. Et ne te réjouis pas trop, ma petite Judith ! Je ne pense pas que votre séjour sera une partie de plaisir.

Au moins, j'étais prévenue.

2

QUESTIONS ET RÉPONSES

Le lendemain, dans le train, maman sanglotait encore.

— Mais enfin, maman, franchement, comment peux-tu pleurer tellement alors que tu ne l'avais plus vu depuis des lustres, ton père ?

— Parce que ça fait toujours quelque chose de perdre un proche ! En ce qui concerne mon père, pas proche par le cœur, c'est vrai, mais au moins par le sang. Et puis tu sais, on espère toujours que ça va s'arranger avec le temps, les années. C'est quand la mort survient que l'on réalise qu'il est trop tard... Cela fait plus de vingt ans que j'ai rompu tout lien avec ma famille ! Vingt ans sans les voir ! Et retourner là-bas, après tout ce temps, me retrouver face à eux, avoir à revivre tout ce que je me suis efforcée d'oublier, ça me fait peur, tu comprends ?

Oui, je comprenais...

— T'inquiète, maman, je serai là, moi, avec toi !

Elle sourit et poursuivit :

— Mon père, Antoine Deslandes, était un notable et industriel prospère, dont la famille était implantée dans la région depuis la nuit des temps. Mais c'était un homme dur, un despote qui régnait sur sa femme, ses enfants, ses ouvriers, son usine, en monarque de droit divin, comme l'avaient fait avant lui son père, et avant lui son grand-père. Il terrorisait tout le monde. J'étais la seule à lui tenir tête. Mes frères et sœurs courbaient les épaules au seul son de sa voix. Toute petite, j'ai su que je ne resterais pas sous son toit, ne fût-ce qu'un jour, au-delà de ma majorité. J'ai tenu parole. Le matin de mes dix-huit ans, j'ai fait ma valise et suis partie sans même leur dire au revoir. Je ne les ai plus jamais revus. Je me suis alors retrouvée seule, à Paris, sans un sou. Mais j'ai eu de la chance. La première petite annonce à laquelle j'ai répondu était la bonne. Un couple d'avocats cherchait quelqu'un pour s'occuper de leurs trois enfants quelques heures par jour. En échange, ils m'ont logée et aidée. J'ai donc pu m'inscrire à la fac. Et très vite, j'ai rencontré un jeune avocat stagiaire...

— C'était papa !

— Oui.

— Et ta mère dans tout ça ?

— Ma mère... Elle reste pour moi une parfaite

étrangère. Elle vivait dans l'ombre de mon père et appliquait ses consignes à la lettre. Elle lui était si dévouée qu'elle paraissait vouloir en faire plus qu'il n'attendait d'elle. Comme si elle lui devait quelque chose... En tout cas, elle donnait l'impression que sa vie ne tournait qu'autour de lui. Je ne me souviens pas l'avoir vue faire preuve du moindre geste de tendresse envers l'un d'entre nous. Ni caresse, ni câlin, ni baiser, ni sourire. Rien. Jamais. Ainsi, lorsque mon père nous punissait, c'était elle qui nous enfermait dans le cagibi et veillait strictement à ce qu'aucune nourriture ne nous soit apportée.

— Le cagibi ?

— Oui, c'était une sorte de grand placard sans éclairage, où nous purgions nos punitions. Je suis curieuse de voir comment elle sera, désormais, sans lui.

— Tu ne les aimais ni l'un ni l'autre ?

— Je les détestais, tu veux dire. Maintenant, mes sentiments sont plus mitigés, surtout au sujet de ma mère. Ce que je voudrais, c'est comprendre cette femme qui demeure pour moi un mystère.

— Et tes frères et sœurs ?

— Nous étions cinq enfants, espacés tous de guère plus d'un an. J'étais la plus jeune, la petite dernière et, manifestement, la moins aimée de ma mère. C'est drôle, plus elle avait d'enfants, moins

elle semblait les aimer. Le régime que nous subissions, mes frères et sœurs et moi, aurait dû nous rapprocher. Ce fut le contraire. Il n'y avait aucune solidarité entre nous. En fait, nous étions tellement privés d'amour que nous ne savions pas que nous pouvions nous-mêmes en ressentir. Chacun a fait sa vie, éloigné des autres, indifférent.

— Alors, tu es comme une orpheline ?

— Non, parce que tes grands-parents m'ont d'emblée accueillie comme une des leurs. C'est chez eux que j'ai découvert ce qu'était une famille, ce qu'étaient la tendresse, l'amour filial, l'amour conjugal. J'étais subjuguée, tu comprends ? C'était avant de les connaître que je me sentais orpheline.

— Et papa, il l'a rencontrée, ta famille ?

— Juste Jean, une ou deux fois. Les autres, jamais. Je crois que si je ne n'avais pas coupé les liens avec mon départ brutal, ils l'auraient été avec mon mariage. On avait des principes dans ma famille. Épouser quelqu'un de religion différente était inconcevable. J'imagine leur tête lorsqu'ils ont reçu le faire-part leur annonçant mon mariage à la synagogue ! Autant te dire que je n'ai pas croulé sous leurs témoignages de sympathie ou d'affection. Ce fut le silence radio. Pas un mot. Rien ! D'aucun d'entre eux, excepté Jean qui est venu. C'était le seul membre de ma famille à y assister !

— C'est triste !

— Oui, c'est triste ! Enfin, cela ne m'a pas empêchée d'être heureuse, grâce à ton père et tes grands-parents. C'est surtout le fait de me replonger dans cette atmosphère, dans ce panier de crabes où tout le monde se déteste cordialement, qui m'angoisse. Tu comprends ?

Je comprenais, bien sûr, mais, alors que le train arrivait en gare de Poitiers, je me demandai soudain si je n'avais pas été un peu légère en proposant mes services d'accompagnatrice. Je réalisais que l'accueil ne serait pas des plus chaleureux.

J'étais encore bien en dessous de la vérité.

3

BIENVENUE À LA CHÂTAIGNERAIE

On nous attendait à la gare. Sans doute un des frères de maman, pensai-je d'abord en voyant un homme se diriger vers nous, souriant.

— C'est Arthur. Il travaille chez mes parents depuis toujours, me souffla aussitôt maman à l'oreille.

Celui-ci nous accueillit d'un chaleureux :

— Bienvenue à la Châtaigneraie ! Je suis heureux de votre retour, mademoiselle Elsa.

— Bonjour Arthur ! Ravie de vous revoir, moi aussi !

Elle poursuivit à mon intention :

— C'est fou, il a à peine changé !

— Ils vous attendent ! ajouta Arthur en refermant les portières de la voiture.

— Tout le monde est là ?

— Oui, tout le monde.

Maman sourit. Mais son sourire était crispé.

Pour ma part, j'avais déjà envie de repartir. Elle s'en rendit compte.

— Je t'avais prévenue que ce ne serait pas une partie de plaisir. Il va falloir faire de gros efforts, Judith. Ici, si les choses n'ont pas changé, les enfants n'ont pas droit à la parole. Je sais que pour toi ce sera particulièrement difficile. Pour moi aussi. Mais je t'en prie, ne fais aucune réflexion désagréable. Garde pour toi tout ce qui se bousculera à tes lèvres. Nous en parlerons lorsque nous nous retrouverons en tête à tête. J'espère juste que nous serons dans la même chambre.

Je n'avais pas prévu ça et je sentis une boule se former au creux de mon estomac. Toutefois, j'étais là pour aider maman, pour la soutenir dans cette épreuve, et je me promis d'être à la hauteur de la tâche. J'avais rassuré papa à ce sujet. Pauvre papa ! La tête qu'il faisait en nous accompagnant à la gare ! Comme il paraissait inquiet pour elle.

— Voici la Châtaigneraie ! me fit maman dans un souffle, alors que la voiture s'engageait dans une longue allée bordée de massifs fleuris.

Toute la famille Deslandes était là, effectivement, coincée entre les lions de pierre encadrant l'escalier menant à une imposante et sombre bâtisse.

C'est elle que je vis en premier. Elle seule, cette longue dame vêtue de noir, au chignon blanc

et aux yeux verts, perçants... Comme les miens, m'étonnai-je. Je m'étais toujours demandé de qui j'avais hérité ces yeux-là, alors que ceux de maman étaient bleus et que du côté des Kaplan on donnait plutôt dans le marron foncé. J'étais fixée à présent.

Maman avança vers le groupe d'un pas raide. Il s'en détacha alors quatre personnes, deux hommes et deux femmes.

— Judith, voici Rose et Claire, mes sœurs. Jean et Paul, mes frères.

Mes tantes et Jean m'embrassèrent. Paul se contenta de me tendre la main.

Puis ce fut au tour des conjoints et des enfants de nous saluer. Là non plus, on ne peut pas dire que la chaleur et la convivialité étaient au rendez-vous.

Il ne restait plus qu'elle sur le perron, droite et sèche, les mains croisées sur son ventre, le regard aiguisé comme un scalpel.

— Ta chambre est prête, se contenta-t-elle d'annoncer à maman en guise d'accueil. Monte te rafraîchir ! Le dîner est servi à dix-neuf heures, au cas où tu l'aurais oublié.

Puis elle tourna les talons et disparut à l'intérieur de la maison. M'avait-elle seulement vue ? Maman n'avait pas bougé. Mais moi qui la connaissais bien, je pus lire une vraie détresse

dans son regard. Je ne m'étais pas imaginé qu'elles allaient tomber dans les bras l'une de l'autre, mais cette froideur me glaça le sang. Ni un bonjour, ni un baiser, ni même un sourire alors qu'elles ne s'étaient pas revues depuis vingt ans ! Les larmes me montèrent aux yeux. Maman se tourna vers ses frères et sœurs.

— Je vois que rien n'a changé, ici ! persifla-t-elle.

— Tu t'attendais à quoi ? grogna Rose.

— Au tapis rouge ? grommela Claire.

— Ton mari n'est pas là ? demanda son frère Paul d'un ton qui ne me plut pas du tout, mais alors vraiment pas du tout.

— Non, il n'en avait franchement pas envie, tu vois ? lui rétorqua maman sans hésiter.

Si je m'étais un tout petit peu réjouie au fond de moi de la découverte de cette nouvelle famille, j'étais calmée à présent. Seul Jean me parut sympathique.

Rose se saisit de la valise de maman et Claire de mon sac.

— Allez, nous vous accompagnons ! s'exclama cette dernière, tentant sans doute de désamorcer l'électricité ambiante. Au cas où tu aurais aussi oublié le chemin...

Et tandis que je m'apprêtais à les suivre, je pus entendre mon oncle Paul lancer à son frère Jean :

— C'est sans doute parce qu'il n'y a pas de synagogue dans le coin que le Kaplan n'est pas venu !

J'en restai clouée sur place quelques fractions de seconde. Puis je sentis une sorte de houle jaillir en moi et fis volte-face, plantant mon regard dans celui de mon oncle. Celui-ci fut sans doute surpris par ce qu'il put y lire. Le fait est qu'il détourna alors la tête. Je compris à ce moment-là que ce serait encore bien plus difficile que je ne l'avais imaginé.